

CHAPITRE XIII

RACINES DU LANGAGE

Dans mon précédent chapitre, ce que j'ai dit de la classification et de la phylogénie des langues peut avoir conduit le lecteur à trouver que le philologue témoigne d'une extraordinaire diversité d'opinion à l'égard de certains des premiers principes de sa science. Il me sera donc permis de commencer le présent chapitre, en rappelant au lecteur que je me suis jusqu'ici plus occupé des divergences que des concordances d'opinion. Si l'on prend une vue d'ensemble des progrès de la philologie depuis que celle-ci est devenue une science, — ceci ne remonte guère au delà de notre propre génération — on doit, ce me semble, être beaucoup plus impressionné par la somme de la certitude obtenue que par la somme des incertitudes encore existantes. Et d'ailleurs, ces dernières sont plutôt dues à un retard dans les études qu'à des divergences d'interprétation. Quand on en saura plus sur la structure et les relations mutuelles des langues polysynthétiques, il est probable qu'on se mettra mieux d'accord sur la relation de leur type commun avec les langues isolantes d'un côté, et les langues agglutinantes de l'autre. Quoi qu'il en soit, même en la situation actuelle, je crois que nous avons plus de raisons d'être surpris de la certitude qui s'attache déjà aux principes philologiques, que de l'incertitude qui se présente parfois, quand il s'agit de leurs applications aux branches, relativement peu étudiées, du développement linguistique.

En outre, si importantes que puissent être ces questions encore débattues au point de vue purement philologique, elles n'ont point une grande importance pour l'évolutionniste, comme je l'ai déjà fait remarquer. En effet, tant que tous accordent que tous les groupes de langage ont été les produits d'un développement graduel, il importe relativement peu que ces groupes soient apparen-

tés par une descendance sérielle, ou que parfois la relation soit celle d'une descendance collatérale. C'est-à-dire que l'évolutionniste n'est nullement dans la nécessité d'épouser l'une ou l'autre des théories (monotypique ou polytypique) de l'origine du langage. Il importera donc peu pour la discussion qui suit, que le lecteur se sente tenté d'adopter la doctrine d'après laquelle toutes les langues ont dû naître par des isolations monosyllabiques, telles que nous en rencontrons maintenant dans le langage radical des Chinois, ou qu'il préfère croire qu'elles sont nées sous des formes polysynthétiques telles que nous en trouvons dans les innombrables dialectes des Indiens d'Amérique; ou enfin qu'il imagine, comme je le crois moi-même, que ces deux types de langage, et peut-être d'autres encore, sont tous également primitifs. Quoi qu'il en soit, cette incertitude ne troublera en rien ma discussion; elle n'a trait, en effet, qu'à l'origine des types existants en tant qu'indépendants ou génétiquement alliés: elle n'affecte en rien la certitude de leur *évolution* ultérieure. A quelque degré que les philologues puissent encore différer d'opinion sur les relations mutuelles de ces différents types de langage, tous sont d'accord sur ce point que « depuis la première origine des racines du langage jusqu'à l'achèvement des langues à flexion parfaites comme le sanscrit, le grec ou l'allemand, tout se comprend dans le développement du langage. Dès que les racines sont présentes, matériaux tout prêts du langage, on peut suivre pas à pas la croissance de l'édifice linguistique (1) ».

Ayant dit tout ce qui me semble nécessaire sur la question des types du langage, je veux maintenant étudier les connaissances que nous possédons au sujet des racines du langage.

Tout d'abord, considérons le nombre des racines hors desquelles les langues se sont développées, ou plutôt le nombre des éléments constituants en lesquels les recherches philologiques ont pu réduire les langues qui ont été le mieux étudiées. Naturellement il est probable, il est même certain que le nombre réel des racines doit, dans tous les cas, être de beaucoup inférieur au nombre de celles dont les philologues peuvent actuelle-

(1) Wundt, *Vorlesungen*, II, 380.

ment prouver l'existence. Le chinois se compose d'environ cinq cents mots séparés, tous monosyllabiques. Dans la pratique, ces cinq cents mots en font plus de mille cinq cents, grâce aux variétés d'intonation ; mais le squelette tout entier de cette langue encore vivante est fait de cinq cents mots monosyllabiques. De l'avis de la plupart des philologues, nous avons ici une survivance de la phase radicale du langage, mais de l'avis de quelques-uns, ce sont des vestiges d'érosion ou de « dégénérescence phonétique (1) ».

Cette divergence d'opinion n'a toutefois pas d'importance pour nous ; je ne la discuterai donc point, et il me suffira ici de dire qu'à cause de celle-ci, je n'emprunterai point d'exemples de mots radicaux aux Chinois, excepté dans la mesure où les philologues de toute école sont d'accord pour m'y autoriser (2). L'hébreu contient à peu près autant de racines que le chinois, et pour Renan, il y en a cinq cents en chiffres ronds (3). Mais sans doute ce chiffre pourrait être considérablement réduit si l'on étendait suffisamment les recherches à toute la famille sémitique.

D'après M. Skeat, l'anglais se compose en entier de quatre cent soixante et une racines aryennes, combinées avec une vingtaine de constantes modifiantes (4). L'ancêtre éloigné, le sanscrit, contiendrait huit cent cinquante racines, ou d'après Benfey, presque exactement le double de ce nombre (5). D'autre part Max Müller, à la suite de recherches plus récentes, déclare avoir réduit le nombre total des racines sanscrites à cent vingt et un (6).

Il est superflu de donner d'autres exemples : ceux-ci suffisent en effet pour montrer que même si nous considérons les facultés d'analyse de la philologie comparée comme capables de résoudre tous les composés d'une langue en leurs éléments primitifs, l'évaluation de Pott serait probablement exagérée, quand

(1) Sayce, *Introduction to the Science of Language*, II, 13.

(2) La divergence d'opinion dont il s'agit me semble avoir pour cause des préjugés individuels à l'égard de la question qui se pose ultérieurement de savoir si, oui ou non, les racines aboriginelles de toutes langues ont dû être polysyllabiques. Pour ma part, et pour les raisons déjà données, rien n'indique *a priori* que les langues primitives ont dû toutes présenter le « génie polysynthétique ».

(3) *Histoire des Langues Sémitiques*, p. 138.

(4) *Etymological Dictionary*, p. 746.

(5) Voir Max Müller, *Science of Thought*, p. 332.

(6) *Id.*, *Ibid.*, p. 404.

il dit qu'en moyenne les racines d'une langue sont au nombre d'un millier (1). Considérant que le chinois seul renferme dans tout son vocabulaire la moitié de ce nombre de mots, et que l'hébreu et l'anglais ont pareillement fourni chacun environ cinq cents radicaux, à la suite des recherches les plus récentes, je crois que nous pouvons sans erreur réduire l'évaluation générale de Pott de moitié, et peut-être serions nous plus près de la vérité en la réduisant des trois quarts, ou plus encore. En tous cas, nous pouvons être assurés que le total des radicaux nécessaires pour alimenter la plus luxuriante des langues peut s'exprimer dans un nombre de trois chiffres, et ceci, comme nous le verrons tout à l'heure, suffit pour tous les besoins de ma discussion ultérieure.

Nous passons maintenant de la question du nombre à celle des caractères, et nous avons à nous demander d'abord ce que sont ces racines. Sont-ce les mots primitifs des langues préhistoriques, ou sont-ce ce que Max Müller a très bien désigné sous le nom de « types phonétiques » ? Ici encore, les philologues varient d'opinion. Ainsi par exemple, M. Whitney nous dit que les langues indo-européennes dérivent toutes d'une langue monosyllabique originelle, et que par conséquent « nos ancêtres parlaient entre eux au moyen de simples syllabes indiquant les idées les plus importantes, mais sans qu'il y eût du tout d'indication de leurs relations (2) ». D'autre part, on objecte à cette opinion que « un pareil langage est une pure impossibilité » (3) que « il ne saurait y avoir d'espoir d'une entente mutuelle » avec une langue qui ne comprendrait que des termes généraux et isolés de ce genre, etc. (4).

Les partisans de ce point de vue représentent que les racines sont les types phonétiques et significateurs découverts par l'analyse de la philologie comparée comme étant communs à un groupe de mots alliés (5) que « la racine est le noyau d'un groupe de mots alliés (6) », « le noyau d'une famille de mots » (7). Ou

(1) *Ethnologische Forschungen*, II, p. 73. Il cite ici Varron d'après lequel les racines du latin sont au nombre d'un millier environ.

(2) *Language and the Study of Language*, p. 256.

(3) Sayce, *Introduction to the Science of Language*, II, p. 4.

(4) Geiger, *Ursprung der Sprache*, p. 16.

(5) Sayce, *Loc. cit.*, II, p. 6.

(6) Wedgwood, *Etymol. Dict.*, p. III.

(7) Farrar, *Origin of Language*, p. 53.

pour reprendre une comparaison déjà employée dans une autre circonstance, nous pouvons dire que la racine telle qu'elle est maintenant présentée par le philologue, est une photographie composite, ou le *phonogramme* d'un certain nombre de mots appartenant tous au même langage préhistorique, et possédant tous une signification très voisine.

Cette différence de doctrine n'a pas grande importance pour nous, et d'ailleurs, comme nous le verrons plus tard, la différence n'est point aussi grande qu'elle le semble au premier abord. Car la théorie des types phonétiques, elle-même, ne conteste point que tous les mots originels et inconnus, hors de la composition desquels se tirent maintenant les racines, n'aient été génétiquement alliés ensemble, et témoignent de l'étroitesse de leur parenté par une étroite similitude de son. C'est pourquoi il importe peu, au point de vue pratique, que nous considérions la racine comme étant elle-même un mot primitif qui ait été employé un peu comme le sont actuellement les monosyllabes du chinois, ou que nous la considérions comme l'expression généralisée d'un groupe de mots ayant une même origine, et étroitement alliés par leur signification. En fait, M. Max Müller, pourtant un ferme soutien de la théorie des types phonétiques, reconnaît très clairement ceci quand il dit que « si l'on peut refuser la dignité de mots à la simple racine *en tant que* racine, dès que celle-ci est employée dans la prédication, elle devient un mot, qu'elle soit changée extérieurement ou non (1) ». Cette différence d'opinion des philologues n'ayant point une grande importance pour nous, je ne m'y arrêterai pas. Et, comme ceci nous permettra d'être brefs, et peut-être aussi d'être clairs, je parlerai des racines comme de mots archaïques, bien qu'en ce faisant, je n'aie point l'intention de prétendre qu'ils soient plus que des types phonétiques, c'est-à-dire les éléments les plus rapprochés des mots hors desquels ils dérivent.

Nous pouvons maintenant nous occuper de la nature des significations des racines. *A priori*, nous pourrions nous attendre à différents faits; nous pourrions nous attendre à ce qu'elles fussent des imitations de sons naturels, à ce qu'elles fussent l'expres-

(1) *Science of Thought*, p. 439.

sion d'idées concrètes, etc. En fait, nous voyons qu'elles n'expriment point des sons naturels, mais, autant que nous pouvons en juger maintenant, elles sont tout à fait arbitraires. En outre, elles n'expriment point des idées concrètes ou particulières, mais toujours des idées abstraites ou générales. Voici donc, pour commencer, deux faits qui semblent avoir une très grande importance, et ce sont tous deux des faits qui, à première vue, semblent venir à l'appui de l'idée d'après laquelle la philologie comparée ne réussirait point, en somme, à témoigner en faveur de l'origine naturelle du langage. Mais il nous faut étudier la question de plus près, et pour y mieux réussir, je veux citer d'après Max Müller les cent vingt et une racines en lesquelles son analyse décompose le sanscrit. C'est ici la langue qui a été la plus attentivement étudiée au point de vue qui nous occupe en ce moment, et de tous ceux qui s'y sont appliqués, M. Max Müller est celui qu'on peut le moins soupçonner de pencher vers le darwinisme. Voici la liste de ce qu'il appelle « les cent vingt et un concepts originels » :

- | | |
|---|---|
| 1. Creuser. | 15 b. Trembler mentalement, être en colère, être honteux, craintif. |
| 2. Lisser, coudre, unir, tresser. | 16. Jeter par terre, tomber. |
| 3. Écraser, battre, détruire, gaspiller, froter, polir. | 17. Tomber en pièces. |
| 4. Aiguiser. | 18. Lancer, jeter vers. |
| 5. Barbouiller, colorer, pétrir, durcir. | 19. Percer, éclater. |
| 6. Gratter. | 20. Rejoindre, combattre, arrêter. |
| 7. Mordre, manger. | 21. Déchirer. |
| 8. Partager, diviser, manger. | 22. Briser, fracasser. |
| 9. Couper. | 23. Mesurer. |
| 10. Rassembler, observer. | 24. Souffler. |
| 11. Étendre, étirer. | 25. Allumer. |
| 12. Mélanger. | 26. Traire, donner. |
| 13. Disperser, éparpiller. | 27. Verser, couler, se précipiter. |
| 14. Mouiller, tremper, asperger. | 28. Séparer, libérer, laisser, lâcher. |
| 15 a. Trembler, frémir, chanceler. | |

- | | |
|---|--|
| 29. Récolter. | 64. Couvrir, embrasser. |
| 30. Choisir. | 65. Porter, supporter. |
| 31. Cuire, rôtir, bouillir. | 66. Pouvoir, être fort. |
| 32. Nettoyer. | 67. Montrer. |
| 33. Laver. | 68. Toucher. |
| 34. Plier, courber. | 69. Frapper. |
| 35. Tourner, rouler. | 70. Demander. |
| 36. Comprimer, fixer. | 71. Guetter, observer. |
| 37. Serrer. | 72. Conduire. |
| 38. Conduire, chasser. | 73. Poser. |
| 39. Pousser, agiter, vivre. | 74. Tenir, brandir. |
| 40. Éclat, poussée, rire, rayon. | 75. Donner, céder. |
| 41. Habiller. | 76. Tousser. |
| 42. Orner. | 77. Soif, sécheresse. |
| 43. Dépouiller, enlever. | 78. Faim. |
| 44. Voler. | 79. Bâiller. |
| 45. Arrêter. | 80. Cracher. |
| 46. Remplir, prospérer, gon-
fler, devenir fort. | 81. Voler (ailes). |
| 47. Croiser. | 82. Dormir. |
| 48. Adoucir. | 83. Se hérissier, défier. |
| 49. Raccourcir. | 84. Être en colère, dur. |
| 50. Amaigrir, souffrir. | 85. Respirer. |
| 51. Gras, adhérer, aimer. | 86. Parler. |
| 52. Lécher. | 87. Chercher. |
| 53. Sucrer, nourrir. | 88. Entendre. |
| 54. Boire, gonfler. | 89. Sentir, flairer. |
| 55. Avaler, siroter. | 90. Transpirer. |
| 56. Vomir. | 91. Bouillonner, bouillir. |
| 57. Mâcher, manger. | 92. Danser. |
| 58. Ouvrir, étendre. | 93. Sauter. |
| 59. Atteindre, s'efforcer, do-
miner, avoir. | 94. Ramper. |
| 60. Conquérir, prendre par vio-
lence, lutter. | 95. Butter. |
| 61. Exécuter, réussir. | 96. Coller. |
| 62. Attaquer, faire mal. | 97. Brûler. |
| 63. Cacher, chasser. | 98. Demeurer. |
| | 99. Se tenir debout. |
| | 100. Défaillir, s'affaisser, être
couché. |

- | | |
|--------------------------------|--------------------------|
| 101. Balancer. | 112. Sentir mauvais. |
| 102. S'appuyer, pendre. | 113. Haïr. |
| 103. Se lever, croître. | 114. Connaître. |
| 104. S'asseoir. | 115. Penser. |
| 105. Peiner. | 116. Briller. |
| 106. Fatiguer, ralentir, user. | 117. Courir. |
| 107. Se réjouir, plaire. | 118. Se mouvoir, aller. |
| 108. Désirer, aimer. | 119 a. Bruit inarticulé. |
| 109. Éveiller. | 119 b. Bruit musical. |
| 110. Craindre. | 120. Faire. |
| 111. Rafraîchir. | 121. Être. |

« Ces cent vingt et un concepts constituent les éléments grâce auxquels toute pensée qui a jamais pu passer à travers l'esprit de l'Inde, dans la mesure où elle nous est connue par sa littérature, a dû s'exprimer. Il aurait été facile de réduire encore son nombre, car il en est plusieurs qui auraient pu être rattachés ensemble à des concepts plus généraux. Mais je laisse à d'autres le soin d'opérer cette réduction, me contentant d'avoir dans cette première tentative montré combien un petit nombre de graines peut produire, et a produit, la colossale végétation intellectuelle qui a couvert le sol de l'Inde depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque actuelle (1). »

Le premier fait qui nous frappe, à la lecture de cette liste, c'est qu'elle corrobore indubitablement la conclusion de son auteur quand il dit que « si la science du langage a prouvé quelque chose, elle a prouvé que tout mot qui est appliqué à une idée ou un objet en particulier (si ce n'est un nom propre) est déjà un terme général ». Ce qui frappe ensuite, immédiatement, c'est que cette liste, étonnamment courte comme elle l'est, est cependant beaucoup trop longue pour que nous puissions l'interpréter comme étant dans un sens intelligible des mots un inventaire de « concepts originels », à moins que par « originels » nous n'entendions désigner les résultats ultimes de l'analyse philologique. Deux faits prouvent abondamment que tous ces concepts ne sont point « originels », et ne représentent pas l'idéation de l'homme vraiment primitif.

(1) *Science of Thought*, p. 549.

Le premier, c'est que l'on pourrait en supprimer un tiers sans qu'il se produisît de lacunes importantes dans les ressources déjà limitées de la liste, pour la communication ou la réflexion.

Cracher, vomir, transpirer, etc., ne sont point des formes d'activité ayant une telle importance vitale pour les besoins de la communauté primitive qu'il soit nécessaire que les auteurs originels du langage aient eu hâte de les nommer. En outre, comme M. Max Müller le fait remarquer lui-même ailleurs, « ces cent vingt et un concepts pourraient même être réduits à un beaucoup plus petit nombre s'il nous plaisait de le faire. Quiconque les étudie attentivement verra combien il eût été aisé d'exprimer l'acte de piocher par celui de couper ou de frapper, l'acte de mordre par celui de couper ou d'écraser, l'acte de traire par celui de presser, l'acte de glaner par celui de cueillir, l'acte de voler par celui de soulever... Si nous voyons combien de buts spéciaux peuvent être remplis par une seule racine comme *I* (aller) ou *Pas* (attacher, fixer), l'idée qu'une douzaine de racines eût pu fournir toutes les richesses de notre dictionnaire ne paraît nullement en elle-même être aussi ridicule qu'on le suppose souvent (1). »

En second lieu, une proportion considérable de ces mots se rapporte à un degré de culture déjà fort supérieur à celui qui existe chez la plupart des sauvages actuels. « Beaucoup de concepts tels que ceux de cuire, rôtir, mesurer, habiller, orner, appartiennent évidemment à une phase plus récente de la vie civilisée (2). » On pourrait ajouter avec raison que les concepts tels que piocher, tresser, traire, indiquent une vie *pastorale*, ce qui, comme nous le savons, par des preuves abondantes, représente un niveau relativement élevé dans l'évolution sociale (3).

(1) *Science of Thought*, p. 551-552.

(2) *Ibid.*, 551-552.

(3) « Les langues aryennes sont les langues d'une race civilisée; la langue maternelle à laquelle nous pouvons par induction les rattacher était parlée par des hommes d'un degré de culture relativement élevé. » (Sayce, *Introduction*, I, 56.)
« La tribu primitive qui parlait la langue mère de la famille indo-européenne n'était point uniquement nomade, elle avait des demeures fixes, et même des villes et places fortifiées, et s'adonnait en partie à l'élevage du bétail, en partie à l'agriculture. Elle possédait nos principaux animaux domestiques, le cheval, le bœuf, la chèvre, le porc et le chien; l'ours et le loup étaient les ennemis qui ravageaient ses troupeaux. La souris et la mouche étaient déjà des fléaux domestiques. Le seigle, et peut-être aussi le froment, étaient cultivés pour l'alimentation, et transformés en farine. Une boisson alcoolique était extraite du miel pour réjouir et enivrer; l'emploi de certains métaux était connu, mais on ne sait si le fer était de ceux-ci. On savait

Mais si beaucoup de ces concepts se rapportent ainsi, sans doute possible, à un état demi-civilisé bien distinct de l'état sauvage, qui nous garantit que les autres sont *originels*? Evidemment cette garantie nous manque, mais, au contraire, nous avons les meilleures preuves, des preuves *intrinsèques*, qui nous montrent qu'ils appartiennent à un degré de culture plus ou moins élevé, fort distant de celui de l'homme primitif. En d'autres termes, nous devons conclure que ces cent vingt et un concepts ne sont *originels* qu'en ce sens qu'ils ne peuvent être analysés plus loin par les philologues; ils ne sont point originels comme nous rapprochant d'une façon mesurable des origines du langage articulé (1).

Néanmoins, ils ont une grande valeur et une grande signification, en ce qu'ils nous amènent à une période d'idéation vraisemblablement restreinte, comparée au développement énorme depuis atteint par différents rameaux de cette source indo-européenne, dans la mesure, du moins, où l'état du langage peut être considéré comme une expression sincère de ce développement. Ils sont encore d'une importance extrême en ce qu'ils montrent en combien peu de temps, vraisemblablement, (pour parler au figuré) un développement aussi considérable et divergent peut se faire, qui a pour point de départ un état idéationnel aussi simple et aussi rudimentaire (2). Enfin, ils servent à montrer d'une façon frappante que les idées représentées, bien qu'ayant toutes un caractère général, appartiennent au niveau le moins élevé de la généralité. A peine en est-il

tisser; la laine, le chanvre et peut-être le coton étaient les matériaux employés. Les armes offensives et défensives étaient celles qui sont en usage chez tous les peuples primitifs: le sabre, la lance, l'arc et le bouclier. Ils se faisaient des bateaux qui marchaient à l'aviron... Ils savaient compter, au moins jusqu'à 100. Il n'y a pas de mot indo-européen général pour 1000. Quelques-unes des étoiles furent remarquées, et reçurent un nom; la lune était la principale mesure du temps. Au point de vue religieux le polythéisme régnait, le culte des puissances naturelles personnifiées. » (Whitney, *Language and the Study of Language*, p. 207, 208.) Pour plus de détails sur ce peuple intéressant, voir Poescher, *Die Arier*.

(1) « Nos racines ne sont point les racines primitives; nous n'avons devant nous aucun vocable primitif, originel, pas plus que nous n'avons une signification originelle. » (Geiger, *Ursprung der Sprache*, p. 65.) Cette opinion, autant que j'en puis juger, est adoptée comme un axiome par tous les autres philologues.

(2) « Il est impossible de ramener l'époque à laquelle les tribus aryennes habitaient encore la même région, et parlaient la même langue, à une date beaucoup plus rapprochée que le troisième millénaire avant l'ère chrétienne. » (Sayce, *Introduction*, II, 320.)